

Recherches sociographiques



Gregory BAUM, *Fernand Dumont. Un sociologue se fait théologien*, traduction par Albert Beaudry, Montréal, Les Éditions Novalis, 2014, 203 p.

Jean Richard

Volume 57, Number 2-3, May–December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038444ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038444ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, J. (2016). Review of [Gregory BAUM, *Fernand Dumont. Un sociologue se fait théologien*, traduction par Albert Beaudry, Montréal, Les Éditions Novalis, 2014, 203 p.] *Recherches sociographiques*, 57(2-3), 612–614.
<https://doi.org/10.7202/1038444ar>

vie quotidienne des catholiques québécois, ces agents pastoraux se situent en dehors des structures d'autorité et de pouvoir (p. 337), et leur mission s'en trouve limitée. Leur position ambiguë (figée dans ce que les auteurs [p. 322] appellent « cette zone d'ombre et de silence ») et les conflits de rôles que génèrent les heurts prévisibles entre cette position et le cléricalisme, à quoi s'ajoute le sexisme, impliquent que les agents pastoraux ne sont pas toujours appréciés, souvent négligés, et fréquemment incompris (p. 341-346).

Une comparaison implicite traverse le chapitre de Yohann Abiven et Philippe Portier sur les diacres permanents en France, mais aussi sur les laïcs en mission ecclésiale au sein de l'Église française. Plus de 90 % de ces postes (p. 381) sont tenus par des femmes (le plus souvent des épouses et des mères), qui occupent ainsi « une place discrète mais indispensable » (p. 380). Néanmoins, étant exclues des rôles ministériels formels (p. 388-391), ces femmes font face aux mêmes défis que les « agents pastoraux » au Québec. Dans l'étude d'Éric LeBrun sur les aumôniers dans les institutions médicales du Québec, dont beaucoup étaient autrefois des prêtres catholiques mais qui sont désormais des femmes laïques (p. 412-415), on distingue les prémices de ce que les administrateurs des hôpitaux ont récemment nommé les « intervenants en soins spirituels » (p. 410) et celles d'un « nouveau modèle non confessionnel mais ouvert à la religion » (p. 401).

Le lecteur découvrira beaucoup plus encore au fil des chapitres de cette collection de qualité, dont ce compte rendu ne sert que de mise en bouche. Enfin, le livre contient non seulement des notes de bas de page élaborées à chaque chapitre, mais aussi une bibliographie complète des sources publiées en anglais et en français et couvrant les deux sociétés abordées.

Kevin J. CHRISTIANO

*Département de sociologie,
University of Notre Dame.
kevin.j.christiano.1@nd.edu*

Traduction : Lauriane Guihard, Université Rennes II Haute-Bretagne, Rennes, France.

Gregory BAUM, *Fernand Dumont. Un sociologue se fait théologien*, traduction par Albert Beaudry, Montréal, Les Éditions Novalis, 2014, 203 p.

Gregory Baum a toujours admiré la personnalité intellectuelle de Fernand Dumont. Il y a d'ailleurs une grande affinité intellectuelle entre les deux hommes. On pourrait dire que G. Baum est un théologien devenu sociologue, tandis que F. Dumont est un sociologue devenu théologien. Il est manifeste, en tout cas, que Baum connaît bien la pensée de Dumont, étant lui-même familier avec le contexte sociologique de sa pensée théologique. L'interprétation que fait Baum des écrits de Dumont me semble tout à fait juste.

L'ouvrage se présente dans un cadre bien particulier. Après un chapitre d'introduction à l'œuvre de Fernand Dumont, les cinq suivants sont des commentaires sur l'ouvrage *L'institution de la théologie*. Le choix de cet objet d'étude s'explique par le fait que Baum présente Dumont comme théologien. Or tel est bien le sujet de *L'institution de la théologie*. Dumont y présente sa conception de la théologie, et plus précisément, de « la situation du théologien » par rapport à la communauté de foi, par rapport au magistère de l'Église, par rapport à la science et à la culture en général.

En principe, chacun des chapitres de l'ouvrage est consacré au chapitre correspondant de *L'institution de la théologie*. Mais en fait, les chapitres de Dumont ne sont souvent que le « prétexte » au propre « texte » de Baum. Je note, par exemple, plusieurs digressions au chapitre 2 : un commentaire sur l'encyclique de Paul VI, *Humanae vitae*, un autre sur l'exode des prêtres, une référence à Camus, des références à Jean Bédard et à Bernard Émond. Dans le même sens, je note encore les « illustrations », les applications que propose Baum de la pensée de Dumont. On pourrait sans doute justifier ces « prolongements » de la pensée de Dumont par le fait que Baum entend montrer la pertinence encore actuelle de cette pensée. Mais on a parfois l'impression que le texte de Dumont sert de simple support pour les réflexions personnelles de Baum.

Je tiens cependant à atténuer ce jugement négatif en notant deux choses. D'abord, les idées que Baum exprime à l'occasion de sa lecture de Dumont sont en général fort justes et intéressantes. On pourrait même dire que l'ouvrage est tout aussi intéressant pour ce qu'il nous apprend des idées de Baum. Je dois dire aussi que cet ouvrage comporte d'excellentes explications de certains concepts sociologiques et théologiques fondamentaux de Dumont : l'idée de première et de seconde culture; la priorité de la culture et du croire par rapport à la connaissance (scientifique); la distinction entre le « général » et « l'universel », pour surmonter les deux extrêmes de l'absolutisme et du relativisme; les trois stages (ou étages) de la raison humaine; l'appartenance par « intégration » et par « référence ». En tout cela, Baum propose une interprétation éclairante de la pensée de Dumont.

Notons surtout l'interprétation que fait G. Baum du titre énigmatique de l'ouvrage de Dumont : *L'institution de la théologie*. Il rappelle d'abord que « les sociologues considèrent que toute expression culturelle est institution » (p. 33). Il en conclut que « dans son exploration de la foi chrétienne, la théologie est ainsi instituée d'une manière singulière, car elle est liée à l'Église par la foi » (p. 35). Mais ne pourrait-on pas dire aussi bien que le théologien est lié à Dieu par la foi? Ce qui modifie considérablement son rapport à l'Église.

À cette explication de Baum, il faudrait ajouter un rappel du contexte. L'Institut québécois de recherche sur la culture, présidé par F. Dumont, a produit différents ouvrages collectifs concernant les « institutions » professionnelles. On comprend que F. Dumont ait, à cette époque, choisi comme sujet de thèse doctorale en théologie : « L'institution de la théologie ».

Disons, pour conclure, l'intérêt que présente l'ouvrage de Gregory Baum. Il attire l'attention sur un ouvrage trop peu connu de Fernand Dumont, à l'occasion de sa parution dans le tome IV de ses Œuvres complètes. Plus encore, il soulève la

question de la pertinence de la théologie au moment où elle disparaît de plus en plus de l'horizon universitaire québécois, alors que la question religieuse resurgit avec la montée de l'islam.

Jean RICHARD

*Faculté de théologie et de sciences religieuses,
Université Laval.
jean.richard.1@ulaval.ca*

Sivane HIRSCH, Marie McANDREW, Geneviève AUDET et Julia IPGRAVE (dir.), *Judaïsme et éducation, enjeux et défis pédagogiques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 236 p.

La question des rapports entre les groupes ethniques s'impose plus que jamais aux sociétés qui connaissent une diversification de leur population. Elle induit un débat sur le rôle que l'éducation doit jouer en matière de « production ou [de] redéfinition des frontières ethniques » (p. 3). Le Québec est une société intéressante pour explorer cette problématique et l'exemple de la communauté juive la représente bien. En effet, « de nombreux sondages et études illustrent que la connaissance de cette communauté est très déficiente au sein de la population québécoise » (p. 4). Dans ce contexte, il y a lieu de mieux comprendre « le rôle actuel et potentiel de l'éducation formelle dans la dynamique des relations entre les communautés juives bien implantées dans leurs sociétés d'accueil et la culture majoritaire » (p. 5).

C'est cet ambitieux objectif que se sont donné les chercheurs Hirsch, Mc Andrew, Audet et Igrave ainsi qu'une vingtaine de collaborateurs. Trois enjeux spécifiques, faisant chacun l'objet d'une partie distincte dans l'ouvrage, sont traités : l'enseignement portant sur les communautés juives dans des écoles secondaires, des pratiques novatrices en matière d'éducation à l'Holocauste, et la réalité des écoles juives. À cela, les auteures ajoutent une perspective comparative nationale et internationale qui montre comment chacun de ces enjeux se présente dans différents contextes.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la représentation des communautés juives et du judaïsme dans le matériel didactique proposé aux écoles secondaires. D'abord, Hirsch et McAndrew analysent les manuels d'histoire et d'éducation à la citoyenneté (HÉC) et ceux d'éthique et culture religieuse (ÉCR) au regard du traitement de l'histoire de la communauté juive québécoise. En complément, elles rendent compte de la perception d'une vingtaine de conseillers pédagogiques et d'enseignants sur les défis pouvant être rencontrés lorsqu'on parle des communautés juives québécoises en classe. Les enseignants avouent considérer ne pas avoir les connaissances nécessaires pour le faire, ce qui invite le lecteur à se questionner sur la formation des enseignants à la diversité au Québec. Ensuite, alors qu'Estivalèzes se penche sur la représentation du judaïsme dans les manuels québécois d'ÉCR, la perspective comparative permet, enfin, de considérer l'image